Val-Richer, Mercredi 22 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

Circulation épistolaire, Conditions matérielles de la correspondance, Discours du for intérieur, Manque, Politique, Politique (France), Politique (Italie), Posture politique, Presse, Réception (Guizot), Régime politique, Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1849-08-22
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais
CoteAN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11
Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
Val Richer. Mercredi 22 août 1849
Sept heures

Je n’ai aucune nouvelle à vous envoyer. Vitet, de retour à Paris, m’écrit : " Paris est plus mort que jamais. Il n'y reste absolument personne. La politique est partie pour les Conseils généraux ; je ne crois pas qu’elle y fasse grand bruit. C’est un temps de sommeil. On essaiera quelques petites parodies d’Etats provinciaux ; mais ce seront des bluettes. Il n'y a pour le quart d'heure, de sérieux nulle part. " Il en sera ainsi jusqu'au retour de l’assemblée, c’est-à-dire jusqu'aux premiers jours d'octobre. Alors commencera une crise ministérielle. L’assemblée voudra faire, un ministère plus à son image. Elle y réussira probablement. Mais l'image sera pâle, et aura peur d'elle-même en se regardant. En sorte que l'opposition y gagnera plus que la réaction ; et on entrera, dans une série d’oscillations, et de combinaisons batardes où la République modérée et la Monarchie honteuse s’useront, l’une contre l'autre, sans que ni l’une ni l’autre fasse rien de sérieux. Mon instinct est de plus en plus qu’on se traînera, tout le monde jusqu’au bord du fossé. Sautera- t-on alors, ou tombera-t-on au fond ? Je ne sais vraiment pas. Je regrette que vous ne connaissiez pas M. Vitet. C’est un des esprits les plus justes, les plus fins, les plus agréables et aussi les plus fermés, que nous ayons aujourd'hui. Et tout-à-fait de bonne compagnie, malgré un peu trop d’insouciance et de laisser aller. Voici une nouvelle. J’ai fait vendre à Paris ma voiture, mon coupé bleu. On l’a revu dans les rues. Cela a fait un petit bruit.
Je trouve dans l'Opinion publique, journal légitimiste : " Ce matin à midi et demi, un élégant et massif coupé de ville, bleu de roi, cheminait à petits pas sur la chaussée du boulevard des Capucines. La curiosité nous ayant poussé vers cet équipage que nous avions cru reconnaître, nous nous sommes en effet assurés que c'était bien comme nous l'avions jugé à distance, la voiture de M. Guizot, son écusson y est intact, avec sa devise : Recta omnium brevissima, et le cordon rouge en sautoir autour de l’écu. Pourquoi cette voiture errait-elle autour de l’hôtel qu’elle a hanté si longtemps ? Nous ne savons." Si j’avais été à Paris, j'aurais fait dire dans quelque journal, le lendemain, que ma voiture roulait parce que je l’avais vendue. Vous avez bien raison, l'immobilité et le silence me servent parfaitement.

En fait de folie, je n'en connais point de supérieure à celle de la Chambre des représentants de Turin. Elle ne peut pas faire la guerre ; elle le dit elle-même, et elle ne veut pas faire la paix. Point de dévouement à la lutte et point de résignation à la défaite ; je ne me souviens pas que le monde ait jamais vu cela. Il est probable que la nécessité finira par triompher, même de la folie. Mais il y a là un symptôme bien inquiétant pour l’Autriche, l'impuissance ne guérira point l'Italie de la rage. Le monde est plein aujourd’hui de problèmes insolubles. Insolubles pour nous, qui sommes si impatients dans une vie si courte. Le bon Dieu en trouvera bien la solution.
Vous ne me manquez pas plus que je ne croyais, mais bien, bien autant. Je parle, j'écoute, je cause sans rien dire et sans rien entendre qui mérite que j'ouvre la bouche ou les oreilles. La surface de la vie assez pleine, le fond, tout-à-fait vide. Je suis entouré d'affection, de dévouement, de soins, de respect. Il me manque l’égalité et l’intimité. Et combien il manque encore à notre intimité même quand elle est là ! La vie reste toujours bien imparfaite, quoi qu’elle aie de quoi ne pas l’être. Je m’y soumets mais je ne m'en console pas.

Onze heures
Pas de lettre. Pourquoi ? Et je l’attends plus impatiemment le mercredi que tout autre jour. Il a fait beau. Ce n’est pas la mer. Je suis très contrarié. Je me sers d’un pauvre mot. Adieu. Adieu. Adieu. Ce sera bien long d’ici à demain. Adieu. Guizot.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3076?context=pdf

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Mercredi 22 août 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-08-22.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 29/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3076

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMercredi 22 août 1849
HeureSept heures
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationRichmond
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 12/01/2022 Dernière modification le 18/01/2024

2428

Val Richer. Dimanche, 22 Août 1847
Sept heures.

Je n'ai aucune nouvelle à vous envoyer. Molé, de retour à Paris, mécontent; « Paris est plus mort que jamais. Il n'y reste absolument personne. La politique est partie pour les Conseils généraux; je ne crois pas qu'elle y fasse grand bruit. C'est un temps de sommeil. On essayera quelques petites paradies d'États provinciaux; mais ce seront des bluettes. Il n'y a, pour le quart d'heure, de sérieux nulle part »

Il en sera ainsi jusqu'au retour de l'Assemblée, c'est-à-dire jusqu'aux premiers jours d'Octobre. Alors commencera une crise ministérielle. L'Assemblée voudra faire un Ministère plus à son image. Elle y réussira probablement. Mais l'image sera pâle, et aura peur d'elle-même en se regardant. Il sortira que l'opposition y gagnera plus que la réaction; et on entrera dans une série d'oscillations et de combinaisons bâtardes, où la République

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3076?context=pdf

modéré et la monarchie tempérée discuter l'une contre l'autre sans que ni l'une ni l'autre fasse rien de sérieux. Mon instinct est de plus en plus pour le vainqueur, tout le monde, jusqu'au bord du fossé. Sautera-t-on alors, ou tombera-t-on au fond ? Je ne sais vraiment pas.

Je regrette que vous ne connaissiez pas M. Vitet. C'est un des esprits les plus justes, les plus fins, les plus agréables, et aussi les plus fermes, que nous ayions aujourd'hui. Il tout à fait de bonne compagnie, malgré un peu trop d'intervention et de laisser aller.

Voici une nouvelle. J'ai fait vendre à Paris ma voiture, mon coupé bleu. On l'a revue dans les rues. Cela a fait un petit bruit. Je trouve dans l'Opinion publique, journal légitimiste : « Le matin, à midi et demi, un élégant et massif coupé de ville, bleu de roi, cheminait à petits pas sur la chaussée du boulevard des Capucines. La curiosité nous ayant poussé vers cet équipage que nous avions cru reconnaître, nous nous sommes en effet assurés que c'était bien, comme nous l'avions jugé à distance, la voiture de M. Guizot. Son écusson y est intact, avec la devise : Vetla commun brevissima, et le cordon rouge en sautoir autour de l'écu. Pourquoi cette voiture errait-elle autour de l'hôtel qu'elle a tant de fois contenu ? Nous ne savons. »

Si j'avais été à Paris, j'aurais fait dire dans quelque journal, le lendemain, que ma voiture voulait passer que je l'avais vendue. Vous avez bien raison ; l'immobilité et le silence me servent puissamment.

Un fait de folie, je n'en connais point de supérieure à celle de la Chambre des députés de Turin. Elle ne peut pas faire la guerre ; elle le dit elle même, et elle ne veut pas faire la paix. Point de dénouement à la lutte et point de résignation à la défaite ; je ne me souviens pas que le monde ait jamais vu cela. Il est probable que la nécessité finira par triompher, même de la folie. Mais il y a là un symptôme bien inquiétant pour l'Autriche ; l'impuissance de guerre point l'Italie de la rage. Le monde est plein aujourd'hui de problèmes insolubles. Insolubles pour nous, qui sommes

Si impatience dans une vie si courte. Le bon Dieu en trouvera bien la solution.

Vous ne me manquez pas plus que je ne croyais, mais bien, bien autant. Je parle, j'écoute, je cause sans rien dire et sans rien entendre qui mérite que j'ouvre la bouche ou les oreilles. La surface de la vie assez pleine, le fond tout à fait vide. Je suis entouré d'attention, de dévouement, de soins, de respect. Il me manque l'égalité et l'intimité. Et combien il manque encore à notre intimité, même quand elle est là! La vie reste toujours bien imparfaite, quoi qu'elle ait de quoi ne pas l'être. Je m'y soumets, mais je ne m'en console pas.

onze heures.

Pas de lettre. Pourquoi? Et je l'attends plus impatiemment le Mercredi que tout autre jour. Il a fait beau. Le vent par la mer. Je suis très contrarié. Je me sers d'un pauvre mot. Adieu. Adieu. Adieu. Le soir bien long d'ici à demain. Adieu.

Lucien